

Festival du nouveau cinéma — Longs métrages Cinéma sur le monde

Sami Gnaba

Numéro 282, janvier–février 2013

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/68530ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

La revue Séquences Inc.

ISSN

0037-2412 (imprimé)

1923-5100 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Gnaba, S. (2013). Festival du nouveau cinéma — Longs métrages : cinéma sur le monde. *Séquences*, (282), 4–4.



Festival du nouveau cinéma | Longs métrages

Cinéma sur le monde

Pour sa 41^{ème} édition, le Festival du nouveau cinéma a continué inlassablement à puiser dans les œuvres de cinéastes tantôt méconnus (Eduardo Nunes, Rachid Djaidani), tantôt réputés (Resnais, Loach, Hong Sang-soo et son irrésistible **In Another Country**). Parmi l'internationalité et la diversité affichée, des réalisateurs québécois et canadiens – comme Simon Galiero, Sarah Polley et Simon Lavoie – se sont aussi joints aux ciné-festivités. Au final: d'incontournables découvertes, des premières canadiennes et une édition certes enthousiasmante, mais qui témoignait d'un certain essoufflement qualitatif par rapport aux années précédentes.

Sami Gnaba

Premier constat de cette récente édition: la force avec laquelle la cinématographie mexicaine prend du terrain.

Les plus dominants de ce cinéma émergeant furent inévitablement **Post Tenebras Lux** de Carlos Reygadas, **After Lucia** et finalement **Ici et là-bas**, récipiendaire de la Louvre d'Or. Du premier, indéniablement le plus surestimé, on dira seulement que son prix de la mise en scène attribué à la dernière édition du festival de Cannes relève d'une grande injustice, d'une grave faute de goût de la part du jury, tant le film frôle l'exercice de style vain... Un rêve sur le point de s'évanouir, chante le personnage féminin vers la fin. On lui concédera volontiers cet éclat de lucidité, même si ce rêve prend des grands airs de cauchemar, tant l'ensemble est destitué de toute humanité.

Michel Franco, quant à lui, se pose justement au plus près de l'humanité et en sonde toute la violence sourde et l'infamie dans **After Lucia**. Le récit raconte le harcèlement et les humiliations dont est victime Ale, nouvellement arrivée dans un lycée mexicain. Mise en scène fluide, laconique, composée de longs plans fixes: **After Lucia** est souvent terrible dans sa description de la violence psychologique. En dépit de l'honnêteté des intentions de Franco, le film sombre souvent dans une complaisance répulsive. Par moments, on ne sait trop si Franco ne prend pas plaisir à la persécution de sa protagoniste (certains plans sont juste répréhensibles dans leur durée), tant il la confine à une résignation absolue, inhumaine. Peut-on endurer autant, sans s'exprimer à quiconque, sans chercher de l'aide? Pourtant, malgré cette ambiguïté sans égales, le film arrive vers le dernier acte à retourner subtilement notre dégoût et offre une sorte de résolution radicale, imprévisible, nous laissant complètement songeurs et sonnés.

Avec **Ici et là-bas**, Antonio M. Esparza propose le lent retour de Pedro au Mexique, vers sa famille, après des années passées en sol américain. Les retrouvailles sont heureuses, mais sans éclat. La prospérité, modeste, héritée de son «exil» sera de courte durée. Très rapidement, il est confronté à nouveau à la précarité de sa région, celle-là même qu'il avait cherché à

fuir jadis. Misant sur des acteurs non-professionnels bluffants de vérité et un réalisme documentaire dépourvu d'artifices, ce tableau social happe par la charge désespérante de son état des lieux, où l'espoir n'a plus trop sa place. Où chacun est chargé de sa survie (et de celle de sa famille) quotidiennement.

Le Portugais João Pedro Rodrigues poursuit lui aussi un retour vers sa ville originelle dans le très singulier **The Last Time I Saw Macao**. Le résultat est un objet filmique miraculeux travaillé par des images à la beauté engourdie, oscillant entre film noir et documentaire poétique. À la lisière du genre expérimental, Rodrigues examine les triomphes outranciers de l'urbanisation de cette ville qu'il n'a pas vue depuis de longues décennies. À la recherche des traces de son passé, il découvre dans le personnage introuvable de son ami Candy sa parfaite métaphore.

Avec **Tabou**, Miguel Gomes affirme quant à lui haut et fort sa liberté créative et sa foi dans le cinéma, voguant entre l'Afrique colonisée et le Portugal d'aujourd'hui, entre cinéma des premiers temps et modernité. Au souffle romanesque, tourné en noir et blanc, **Tabou** est à son plus malin et intéressant dans sa seconde partie, racontée en voix off et en images muettes. Sur fond de passion amoureuse tragique, Gomes propose une œuvre émouvante, ludique, drapée dans une inventivité et une beauté formelles éclatantes.

Le cinéma est aussi au centre de l'autobiographique **Après mai** dans lequel Olivier Assayas raconte sa jeunesse militante et mouvementée à l'aube des années 1970. Dans ce récit chroniquant les tiraillements existentiels, artistiques et politiques de Gilles, Assayas revisite aussi par la bande sa propre filmographie (**Fin août, début septembre**, **L'Eau froide**, ...) et ses thèmes de prédilection. Ample, jamais nostalgique, **Après mai** reste profondément actuel dans son portrait d'une jeunesse en quête de repères... Soulignons aussi ce dernier plan magnifique et inoubliable dans lequel s'exprime toute la reconnaissance d'Assayas au cinéma d'être venu le «trouver». Autant dire qu'il signe là l'un des plus beaux films français de l'année.

Photo: **Post Tenebras Lux** et **Ici et là-bas**